L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 NOVEMBRE 1893.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 NOVEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif—A la Bourse d'Encan St-Charles—Billets, comptes à recevoir, etc.

ÉTUDIANTS RUSSES.

On ne les trouve guère dans les endroits bruyants et gais.

Très pauvres et très sobres, peut-être à cause de leur pauvreté, les étudiants russes qui passent leur temps à s'amuser se comptent; ils sont deux, trois, peut-être quatre, mais, certes, pas davantage.

Les autres travaillent avec acharnement. Ils sont tous venus, leur bourse étant légère, louer des chambrettes dans ce quartier des rues de Seine et de Mazarine, et, le soir, au lieu d'empiler des soucoupes et de jouer aux cartes, ils se réunissent par cinq, par six, et causent de leurs études, échangent leurs impressions journalières sur les livres lus et sur les choses vues, ce qui est le meilleur moyen, pour qui veut s'éclairer, de faire jaillir la lumière.

Est-ce à dire que les étudiants russes soient complètement ennemis des cafés?

Non, mais ennemis du bruit, et surtout amoureux de réunions familiales, ils se sont arrangés pour ne fréquenter que des cafés dans lesquels ils se trouvent entre eux, c'est à-dire à leur aise.....

C'est d'abord, rue Mazarine, en plein dans ce quartier qu'ils habitent, un restaurant d'aspect modeste; il ne ressemble en rien à la tapageuse gargote parisienne, rendez-vous des cochers; on le croirait au contraire peuplé de sourdsmuets, avec ces murs grisâtres, ces tables de bois blanc, et son petit casier, dans lequel s'entassent les serviettes des habitués.....

Au-dessus des tables, à même sur le mur verni, un Saint-Nicolas, un Alexandre III, flanqué de ses attributs sacerdotaux, une Sainte-Vierge.

La première chose qui frappe le visiteur, c'est l'air taciturne des consommateurs, qui, tous, semblent rongés par une fièvre lente,—la fièvre du travail, probablement,—car ces étudiants russes travaillent vraiment avec fièvre, on croirait qu'ils ont peur de mourir sans avoir acquis assez de connaissances.

Plus loin, rue Plattere, se trouve, à un second étage, un tout petit café qui, de même que le restaurant de la rue Mazarine, n'est fréquenté que par des Russes.

Là, on se trouve en pleine Russie, et il ne manque qu'un peu de givre aux fenêtres, pour donner illusion complète; tables, samovar, vaisselle, tout y est russe, et le service est fait par des moujiks en costume national.

Sur les tables, tendues de nappes bariolées de couleurs vives, des *koulisch*, sorte de gâteaux d'amandes, des serviettes et des *verres à thé*, la couleur locale excellent les tasses.

Sur les cartes, des annonces de mets bizarres, plus ou moins authentiques, tel un plat d'alterons de requins qui vous laisse rêveur.....

En se rapprochant de la rive droite, rue Françoise Miron, on découvre encore un cabaret russe.

Ici, rien du silence qui caractérise les deux établissements que nous venons de citer; on cause avec volubilité, au contraire, mais très bas.

Il faut le dire, les habitués de l'endroit sont, pour la plupart, des Polonais qui, déjà, sont moins renfermés et surtout moins rêveurs que les Slaves de race pure.

Sous leurs cheveux longs et soigneusement lissés, presque tous les Russes ont des yeux bleus, d'un bleu si pénétrant et si doux, qu'il a l'air d'avoir été enlevé aux yeux d'une de ces Madones du Nord, si étrangement belles, avec leurs tresses blondes.

Et quand ils vous regardent, ces yeux, ce est stupéfié de les voir comme voilés comme d'une brume légère..... Ils sont aussi silencieux que leurs lèvres.

Avec ce caractère renfermé, les étudiants russes ne peuvent frayer que très peu avec leurs camarades d'études français ou étrangères.

Presque toujours seul, ou en compagnie de compatriotes, ils prêtent peu à ces amitiés qui se dénouent si facilement, au Quartier Latin.

Mais, sentimentaux avant tout, lorsqu'ils prennent un Français pour ami, ils deviennent vite expansifs avec lui, et bientôt, c'est entre eux à la vie et à la mort; car, s'il laisse pénétrer difficilement le fond de sa pensée à celui qui lui est indifférent, le Slave se lie à cœur perdu à celui qui sait le comprendre et sait, en recevant ses confidences, se confier à lui.....

Silencieux et studieux, il serait étonnant que les étudiants russes ne soient point relig eux. Ils le sont, pourrait-on dire, à l'excès, et même ceux d'entre eux qui sont socialistes se rendent régulièrement rue Dare faire leurs dévotions, car ils comprennent que politique et religion sont choses fort différentes, qui, cependant, peuvent se partager la vie d'un homme, lorsque celui-ci sait arranger son existence.....

Les étudiants russes sont presque tous, leur mysticisme aidant, amoureux de philosophie, ce qui ne veut pas dire que tous soient des fidèles de la Sorbonne.

Quelques-uns fréquentent l'antique collège, préparant leur agrégation de philosophie, mais beaucoup d'autres font leur médecine; d'autres encore font des sciences.....

Très peu s'adonnent aux arts; la plastique a même plutôt l'air d'être indifférente à ces primitifs.....

Mais, en revanche, médecins ou philosophes, naturalistes ou chimistes, tous sont poètes au plus haut degré, et, quoique n'écrivant point de vers, ils peuvent causer littérature avec une connaissance parfaite de tous les livres publiés autrefois et aujourd'hui, chez nous et chez les étrangers.

Ils ne se privent point, d'ailleurs, de conversations littéraires, et vous pourriez les entendre si vous vouliez, un soir dans un de leurs cafés; assis le long des tables, par groupes de cinq, de six, de sept, ils discutent les auteurs nouveaux, lisent les revues de lutte littéraire.....

Et si vous n'y prenez garde, vous pourriez vous imaginer voir, en ces Russes aux cheveux longs et aux vêtements en loques, des jeunes poètes d'aujourd'hui.

Mais vite, vous reconnaîtriez les habitués de la maison, en aperçevant aux murs les images saintes de la pieuse Russie, en voyant sur les tables des samovars et des koulisch, et en regardant au fond des yeux ces Slaves qui, dans leurs regards, ont des lueurs bleuâtres si étranges, et dans leurs gestes des précipitations si rares, que tout de suite on croit voir en eux, sortis des pages de leurs livres, les héros de la *Sonate à Kreutzer* ou ceux des romans de Dostoïewsky.....

Combien y a-t-il de chats à Paris?

Un ami des bêtes s'est amusé à faire ce dénombrement homérique et il est arrivé à un total approximatif de 240,000.

L'Etat alloue 15 francs par an pour chacun des chats qui gardent les musées et les locaux des diverses administrations.

Si les chats des particuliers mangent la même somme, les chats de Paris coûtent à nourrir trois millions et demi.

Le dernier cri du franco russisme :

A une répétition de théâtre parisien; une petite actrice nouvellement engagée faisait d'effroyables cuirs. Et comme le directeur s'excusait auprès de l'auteur :

—Toute cette semaine. Je ne me plaindrai pas, répliqua ce dernier. Je m'imaginerai que ce sont des cuirs de Russie

FEUILLETON.

Mortel Amour !

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

LA BELLE FLEURISTE.

(SUITE.)

L'opéra poursuivit son cours.

Les sorcières, les esprits du mal, les Elfes, les Kobolds et toute la séquelle des mauvais génies de la légende scandinave mis en fuite par l'épée de Sigurd venaient de s'ablimer au milieu des fureurs de l'ouragan dans les profondeurs du lac vomissant des flammes. Un palais enchanté s'en éleva à son tour et Brunehild, éveillée de son magique sommeil, contemplait avec amour Sigurd son libérateur, en lui soupirant avec une passion débordante la phrase célèbre :

O mon sauveur silencieux,
La Valkyrie est ta conquête!
Va! ne crains pas qu'il te regrette
Près de toi la splendeur des cieux!

Puis le palais enchanté s'enfonça lui même dans les abîmes tandis que Sigurd et Brunehild partaient pour les bords du Rhin et le burg du roi Gunther dans une nacelle de cristal, matière assez peu estimée des fabricants de bateaux modernes.

La toile tomba sur cette féerie.

Le baron quitta de nouveau sa place.

Deux minutes plus tard, Jacques Bailleul, embusqué dans un couloir, le vit sortir de la baignoire de son amie.

Elle s'appuyait à son bras.

Si l'officier eût conservé plus de sang-froid il aurait reconnu, sans peine, aux traits fatigués de Rose, aux rougeurs de ses joues, aux traces évidentes des larmes qu'elle avaait versées, la douleur profonde dont elle était saisie.

Mais la jalousie l'aveuglait; il voyait trouble.

Elle était ravissante dans sa robe noire serrée à sa taille et qui dessinait sa poitrine superbe en faisant valoir, par le contraste du velours sombre, la finesse de sa peau et les pâleurs de son teint.

Le baron Ferney fit quelques pas avec elle et ne tarda pas à la ramener à sa loge.

Le lieutenant se rapprocha.

La porte s'était refermée derrière le baron et Rose.

Appuyé au montant de cette porte, Jacques attendait qu'elle se rouvrît.

Son attente ne fut pas longue.

Le baron sortit au bout de cinq minutes. Il était seul.

Alors l'officier se dressa devant lui et d'une voix altérée :

—Monsieur, demanda-t-il, vous ne me reconnaissez pas?

Maxime Ferney, étonné de cette question, l'examina avec une politesse de dédain.

—Je vois seulement, répliqua le baron, un inconnu qui s'attache à nes pas avec une étrange insistance et je me demande dans quel but.

—Jacques Bailleul, dit le jeune homme.

Le baron fit un geste de surprise.

—De Taverney? demanda-t-il.

—Non, monsieur. L'ancien ami, le fiancé de Rose Brémon.

La voix de l'officier était frémissante.

—Tiens, dit le baron fort calme, c'est bizarre.... N'avait on pas répandu le bruit de votre mort?

—C'est parfaitement exact.

—Ce bruit était faux, à ce que je vois.

—A peu près.....j'étais blessé seulement.

—Et vous en êtes revenu?

—En effet.

—Mes compliments.

Le baron, qui avait tout au plus manifesté une légère surprise, s'était déjà remis.

Il voulut continuer son chemin en indiquant d'un signe qui ne manquait pas de hauteur que l'entretien avait assez duré.

Jacques Bailleul lui barra la route.

Quelques dilettantes qui regagnaient leurs places pour le troisième acte de *Sigurd* s'arrêtèrent.

—Deux mots encore, dit l'officier. Depuis deux jours je suis à Paris et je vous cherche.....

—Dans quel but?

—Pour vous dire qu'un de nous est de trop en ce monde.

—Pas moi, déclara le baron. Je m'y trouve assez bien et je désire y rester le plus possible.

—Alors, vous refuserez de vous battre avec moi?

—Vous ai-je causé quelque tort? Ce serait bien sans le savoir

Le ton du baron Ferney était devenu subitement d'une mordante ironie.

En face de cette brusque attaque il redoublait de sang-froid. Il connaissait enfin la raison de la poursuite dont il était l'objet. La haine qui éclatait dans les yeux de l'officier, dans ses paroles, dans sa voix, lui en disait assez.

Il mit fin à cette scène qui attroupait décidément les passants.

—Monsieur, dit-il, je vousferai remarquer que vous manquez de calme. Peut-être feriez vous mieux de vous retirer. La nuit porte conseil C'est une querelle que vous me cherchez?

—En effet; je vous hais..

—Cela se voit assez.

—Mortellement.

—Je vous ferai remarquer que cette haine est parfaitement gratuite.

—Trop de paroles.

—C'est mon avis, monsieur.

—Pour vous forcer d'aller sur le terrain, s'il vous faut une injure qui ne se pardonne pas, la voici : Vous êtes un lâche!

—Il était inutile de me le dire. Vos yeux seront comblés. Demain à la première heure, mes témoins seront chez vous.

La poitrine de Jacques Bailleul se dilata.

Il n'avait pas espéré un adversaire de si facile composition.

Le baron ajouta très bas :

—Je vois ce que vous désirez. L'affaire sera sérieuse et de nature à vous satisfaire.... Seulement j'y mets une condition, c'est que vous garderez le secret envers tous, jusqu'à l'issue de ce duel qui ne tardera guère.

—Si vous voulez.

—Envers tous, vous entendez?

—Envers tous.

—J'ai votre parole?

—Sur l'honneur.

—Bien. Où êtes-vous?

—Rue des Petits-Champs, hôtel de Bourgogne.

—Demain, vers huit heures.

—Entendu.

Les deux adversaires retournèrent à leurs fauteuils.

Le baron était aussi souriant qu'à son arrivée au théâtre. Il écouta paisiblement le troisième acte de *Sigurd* et en s'en allant, il salua son adversaire avec une extrême politesse.

Jacques Bailleul le suivit de loin, le vit monter en voiture avec Rose enveloppée d'une sortie de bal, et respirant largement, il se dit avec une joie rageuse :

—Demain!

VIII

PRÉLIMINAIRES.

Si Jacques Bailleul n'avait pas remarqué la tristesse mortelle de Rose, il n'en était pas de même du baron Ferney.

Sa devise de fantaisie: Aguardo! n'était pas un vain mot.

Rien ne lui échappait.

Dans l'après-midi, il avait observé la morne mélancolie et l'abattement de la pauvre fille, mais sans en comprendre la cause.

Il la connaissait maintenant.

Elle avait dû recevoir quelque lettre, apprendre l'invraisemblable nouvelle du retour de son ancien ami et, peut-être même le voir, car, puisqu'il était revenu à Paris, c'était afin de la chercher sans doute.

Pourtant, dans les quelques instants qu'elle avait passés avec le baron, elle n'avait ni prononcé le nom de l'officier ni fait aucune allusion à son retour.

D'un autre côté Maxime Ferney s'était parfaitement rendu compte de l'état d'esprit de son adversaire.

L'officier rentrait à Paris avec une fièvre d'amour qui l'affolait, avec une jalousie exaltée dont on pouvait tout craindre.

Le baron ne redoutait rien pour lui. Il ne manquait ni de résolution ni de courage.

D'ailleurs avec le sens pratique qui le guidait en toute circonstance il avait eu soin de mettre un atout de premier ordre dans son jeu.

Son éducation d'homme du monde était complète. Il était en état de se défendre.

Mais s'il n'avait pas d'inquiétude à concevoir pour son propre compte il n'en était pas de même au sujet de Rose.

Lui aussi, il tenait à elle. Il y tenait avec une ardeur jalouse. Il s'était donné trop de peine pour la conquérir, il avait montré trop de patience avant d'arriver à son but, pour n'entendre pas jouir en paix de sa conquête et la garder à tout prix.

La poursuite de Jacques Bailleul qui le traquait depuis deux jours et n'avait pas craint de l'aborder en plein théâtre pour le provoquer, l'avertissait assez de la violence de sa passion.

Le baron envisageait les situations sous toutes leurs faces.

Dans le cas présent, il taillait écarter tout danger pour le présent et pour l'avenir.

Les gens de son caractère tiennent avant tout à leur tranquillité et veulent l'assurer.

Mais d'abord le baron désirait savoir comment Rose apprendrait le retour à Paris de cet homme qu'elle avait aimé avec passion, on n'en pouvait douter, ou du moins avec un absolu dévouement, et même si elle n'en était pas déjà informée.

Il garda le silence jusqu'à la rue Fortuny.

Arrivé à la chambre de Rose, il lui dit quelques paroles aimables, se disposa à la quitter et tout à coup, revenant vers elle, comme pour réparer un oubli :

—Ma chère enfant, dit-il, j'aurais une question à vous adresser.

—Laquelle?

—C'est au sujet d'une petite remarque que j'ai faite. Vous étiez bien sombre aujourd'hui.

Elle n'essaya pas de le détromper.

—C'est vrai, dit-elle, mais j'aurais voulu vous le cacher.... Je n'en ai pas eu la force.

—Cette tristesse, d'où vient-elle?

Elle hésita quelques secondes.

Elle retirait ses bijoux, le collier superbe qui était à son cou, les bracelets attachés à ses mignonnes poignets; la traîne de sa robe déjà dégrafée balayait les tapis.

Elle s'était retournée afin de dissimuler son émotion.

Maxime Ferney s'approcha d'elle, lui mit doucement une main sur l'épaule, sur sa belle épaule nue, blanche et rose, à la peau souple, ferme et satinée, et lui dit :

—Vous savez la nouvelle, n'est ce pas?

Elle comprit.

—Et vous; demanda-t-elle.

—Répondez.

Elle murmura d'une voix faible :

—Oui.

—Il est revenu?

Elle garda le silence.

—Vous l'avez revu peut être? ajouta le baron de son même ton affreux.

Elle répéta plus bas encore :

—Oui.

Un soupçon aigu, un doute traversa l'esprit du baron, mais il n'eut que la durée d'un éclair.

Il avait une longue expérience du cœur humain.

Non, cette adorable fille ne pouvait pas mentir.

—Où donc? demanda-t-il en lui prenant la main et en l'attirant auprès de lui sur le divan.

—Chez moi, cette Vindé.

Il vous avait donné rendez-vous?

Elle secoua la tête.

—Non, dit elle. J'ignore comment il a su que j'y vais quelquefois. J'ignore de même comment il a connu cette maison où nous sommes. Ce matin j'ai reçu une dépêche.... Elle était signée d'Andrée.... C'était une ruse à laquelle elle est étrangère j'en suis certaine..... Cette dépêche, la voilà.

Elle montra au baron le télégramme oublié sur une table.

Il le prit, le parcourut avec son flegme imperturbable et le remit à sa place.

—Ainsi, dit-il, madame Chambay n'était pour rien dans cette affaire?

—Pour rien en effet. Elle doit ignorer même le retour de.....

Elle n'osait achever.

Ce fut le baron qui compléta sa phrase.

—De ce Jacques Bailleul? dit-il.

—Oui.

—Comment le savez-vous?

—Jacques m'a confessé la ruse qu'il a dû employer pour me revoir.

—Avez-vous une idée du moyen à l'aide duquel il a connu votre adresse?

—Oui.

—Et c'est?.....

—Il sera allé trouver Susanne.....

—La femme de chambre de madame Chambay?

—En effet.

—Ils se connaissent?

—Ils se sont vus souvent à Taverney.... Elle est du pays.... Elle aura causé.... inpiprudemment.

—Peu importe..... Ainsi vous êtes allée à ce rendez-vous?

—Sans aucune défiance. Je croyais que c'était Andrée..... Je venx dire madame Chambay..... qui m'appelait.

Le baron la regarda fixement :

—Et si vous aviez su que c'était..... un autre..... qui essayait de vous attirer à la cité Vindé..... y seriez vous allée?

—Non..... à moins que celui qui m'appelait n'eût couru un danger..... pressant..... un danger de mort.....

Maxime Ferney serra les mains de Rose entre les siennes, et d'une voix émue :

—N'est-il plus rien pour vous? lui demanda-t-il.

Elle leva sur le visage du baron ses grands yeux humides et répondit :

—Je le voudrais heureux..... Je comprends qu'il a beaucoup souffert..... mais il ne saurait être rien pour moi, en effet..... non que je ne lui aie tout pardonné depuis longtemps, mais parce que je ne suis plus libre..... et que désormais je ne saurais être à personne...

—Même si vous me perdiez?.....

Elle le regarda, étonnée.

—Pourquoi me faites-vous cette question? dit-elle.

—Pour rien..... pour connaître votre pensée.

—A quoi bon songer à ce qui n'est pas? répliqua t-elle. Ne savez-vous pas que je vous appartiens corps et âme!

—L'âme aussi? dit-il avec un demi-sourire.

—Repoussée de tous, vous m'avez recueillie...., adoptée, soutenue. Je ne l'oublierai jamais..... Je me suis donnée de ma propre volonté et je ne me reprendrai pas....

—Jamais!

—Je vous le jure.

Il porta à ses lèvres les mains qu'il tenait dans les siennes.

Et après un silence :

—Cité Vindé, que s'est-il passé?.... Si la réponse vous coûte, ne la faites pas.

Elle soupira.

—Je vous la dois, dit-elle et la voici.. sincèrement. J'étais à peine entrée lorsqu'on a sonné. J'ai ouvert la porte. A l'aspect de..... Jacques, j'ai cru que j'allais me trouver mal.. Le saisissement.. la peur.....

Elle allait ajouter la honte, elle s'arrêta.

—Continuez, dit doucement Maxime Ferney.

—Il savait tout..... Au pays, de mauvais bruits ont couru..... Et de plus, à Paris, on lui a fourni des renseignements.....

—Il vous a adressé des reproches..... des injures peut-être!..... Il vous a menacée!....

Elle arrêta le baron d'un regard suppliant.

—Il m'a expliqué ses sentiments..... dit-elle. Il s'était repenti de sa dureté passée..... Il revenait avec des espérances..... Il a éprouvé une déception profonde..... C'est ce qu'il me disait..... Puis je ne pas excuser sa colère!.....

—Il vous aura insultée comme autrefois..... au cimetière de Taverney?

—Je ne m'en souviens déjà plus, murmura-t-elle.

—Dites-moi la vérité.

—Ne me rappelez pas ces heures cruelles, supplia Rose.

—Je veux tout savoir.

—Dans quel but?

Le baron insista :

—Afin de baser ma conduite sur la sienne.

—Vous verrez-vous jamais?

—Qui sait?

Elle répondit évasivement :

—A la fin, il était plus calme, moins irrité.....

—Donc, il l'avait été au début.....

Elle balbutia :

—Eh bien, oui! mais je l'ai apaisé. Il a compris que je ne suis pas coupable..... autant qu'il le pensait..... qu'il m'a rejetée de lui-même..... que j'étais libre.....

—Et alors?

—Alors, je lui ai fait entendre que tout est fini, tout..... Je l'ai engagé à retourner au pays..... à se marier..... ou à continuer sa carrière de soldat.....

—C'est tout?

—C'est tout. Ensuite il m'a quittée... pour jamais..... sans doute.....

—Désespéré?.....

Elle ne répondit pas.

Le baron se leva. Il n'ajouta rien, mais au moment de sortir, il prit la tête de sa maîtresse entre ses mains et l'embrassa longuement.

Alors elle se dressa sur ses pieds, lui posa ses deux mains sur les épaules, et, avec une grâce adorable, le regardant fixement dans les yeux :

—Et vous, demanda-t-elle, vous ne l'avez pas vu?

—A quel propos?.....Je le connais à peine.....

—Je veux une promesse.....reprit-elle avec fermeté.

—Laquelle?

—Celle de ne pas exposer votre vie pour moi.

—Ne craignez rien, fit-il avec un sourire énigmatique.

—C'est que, reprit-elle en hésitant, si je devais être cause de nouveaux malheurs, j'en perdrais la raison et.....j'en mourrais!....

Il appuya de nouveau ses lèvres sur le front de Rose et lui dit à l'oreille, tendrement :

—N'ais donc pas de sottes frayeurs et dors en paix.

Et, pour éviter de nouvelles questions, il s'arracha avec regret de cette chambre et sortit en envoyant de la main à sa maîtresse un dernier baiser.

Sur le palier, il trouva la femme de chambre qui l'attendait.

—Geneviève, lui dit-il, vous veillerez sur votre maîtresse..... Elle a un grand chagrin..... Vous la quitterez le moins possible jusqu'à mon retour.....

Geneviève était une vieille femme au service des Ferney depuis son enfance.

Elle ne répondit que par un signe.

—Et silence pour tout le monde, ajouta le baron de son ton bref en posant un doigt sur ses lèvres.

La femme de chambre murmura quelques mots entre ses dents :

—Que se passe-t-il? Monsieur a quelque chose!

Mais le baron était déjà loin et ses ordres ne se discutaient pas.

—Au cercle! ordonna t-il en montant dans son coupé.

A minuit moins dix, la voiture s'arrêta au coin de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel.

Les salons étincelaient par vingt fenêtres.

Les gens heureux qui n'ont jamais quitté le village ou leur sous-préfecture, endormis dès le soleil couchant pour se réveiller avec l'aurore, n'ont aucune idée de l'activité fiévreuse et de l'animation qui régnait dans le club célèbre qu'occupe à ce coin de Paris le somptueux hôtel d'un fermier général demeuré légendaire.

Le concert qu'on y donne chaque semaine venait de se terminer.

La salle était à peu près déserte.

Maxime Ferney, en la traversant pour gagner les salons de jeu, rencontra un de ses nombreux amis :

—Saint-Remy est-il? demanda-t-il.

—Sans doute jusqu'à demain matin, répondit l'autre.

—Il joue?....

—Comme toujours.

—A l'écarté?

—Il n'en bouge pas.

—Et Fontenay?

—Au baccara.

—Mon oncle?....

—Cause avec deux ou trois vieilles barbes.

—Sympathie! dit en riant Maxime Ferney qui continua son chemin.

Dans un petit salon, il aperçut en effet son oncle en conversation avec deux personnages chauves et septuagénaires, mais dont l'œil était vif encore et surtout égrillard.

Les vieillards de la chaste Suzanne sont distancés depuis longtemps d'une infinité de longueurs.

—Vous ne parlez pas, mon oncle? demanda le baron.

—Tu as besoin de moi?

—Deux mots seulement à vous dire.

Le vieux Ferney, Ferney l'aîné, était un petit vieillard aux traits fins tout blanc de cheveux, n'en ayant qu'une couronne autour du crâne dégarni au sommet, mais conservant dans sa verte vieillesse, au plein raison, avec de l'esprit jusqu'au bout des doigts et un égoïsme tout aussi profond que jamais financier en ait eu à son service.

Il tira sa montre de son gousset, une belle montre de Rémpfel l'ancien, et dit à son neveu :

—J'ai sept minutes à ta disposition, pas une de plus..... Dans sept minutes je décampe. Je suis réglé comme un papier de musique..... Ayant les principes.

—Sept minutes!..... C'est tout ce qu'il m'en faut, dit le neveu qui se perdit à travers les salons.

Elles devaient, en effet, lui suffire.

Le deux temps, il expliqua son affaire à ses deux amis.

Un officier de passage à Paris l'avait insulté à l'opéra, gratuitement.

Il était l'offensé.

Il remettait ses intérêts entre les mains de ses témoins, seulement il ajouta :

—Pas d'arrangement. L'année. L'affaire vidée de suite, sans bruit, à la ville Hope, au Bois de Boulogne. Rendez-vous dans la matinée chez l'officier. On y trouverait sans doute à qui parler. Il était averti.

Le comte de Saint Remy et Fontenay étaient deux bretteurs au courant de ces sortes d'affaires. Ils en savaient assez.

Ils se remirent à leur partie avec une parfaite sérénité.

L'épée est une arme moins brutale que le pistolet.

On peut mesurer les coups, en général, selon l'importance de l'injure et l'animosité des adversaires.

Avec le baron Maxime Ferney, au surplus, pas besoin de longues explications.

Ses amis le connaissaient. S'il était décidé à ce duel, c'est qu'il avait ses raisons et les gardait pour lui. Les gens d'un certain monde s'entendent à demi mot.

L'entretien n'avait pas duré trois minutes et s'était terminé par cette petite phrase des deux amis :

—Sois tranquille!

C'était tout ce qu'il en fallait.

Le reste du temps fut mis à profit par le baron pour sa conférence avec son oncle.

Elle fut courte.

Le vieillard dit :

—Je t'écoute, dépêchons.

Le neveu commença :

—Il y a dans mon bureau un testament, mon oncle. En cas de besoin, je vous serai obligé de veiller à son exécution.

—Un testament! Quelle idée! Tu es malade?

—Non, j'ai une affaire.

—Toi!

—Moi.

—Quelle affaire?

—D'honneur.

—A quel propos?

—Un officier m'a insulté.

—Oh ça!

—A l'Opéra.

—Quand?

—Ce soir.

—Tu le connais, cet officier?

—A peine.

—Il te connaît, lui?

—C'est présumable.... un peu.... pour avoir entendu parler de moi.....

—Le vieillard toisa son neveu d'un air soupçonneux.

—Où ça?..... Dans la Nièvre? dit-il.

—C'est possible; il est du pays, répliqua Maxime Ferney.

—Alors j'y suis.... histoire de femmes!

L'oncle grommela.

—A cause d'elle?....

—C'est probable.

—Elle en vaut la peine!

—Je prends la liberté de vous la recommander, mon oncle.

—C'est bon, c'est bon, dit le vieillard; je pense que tu es sûr de toi?....

—Parfaitement.

—Et que tu n'as pas de fâcheuses idées?.....

—Aucune, je vous le jure.

—A la bonne heure, fais de ton mieux puisqu'il le faut.

Le pauvre oncle ne battait pas plus vite qu'à l'ordinaire.

L'oncle eut un bon mouvement.

Il ouvrit les bras et dit :

—Embrasse-moi et pas de folies, hein!

Le neveu répondit par la petite phrase de ses deux témoins :

—Soyez tranquille.

—Et maintenant va dormir.... Du sang-froid et pas de nerf.

Ce fut tout.

Point d'attendrissement ni de paroles perdues.

Ferney l'aîné regarda sa montre.

Le délai expirait. Tous les soirs, il sortait à minuit du cercle et s'en allait reposer avec la sérénité d'un homme mollement étendu sur une quantité respectable de millions. Il y alla ce jour-là comme les autres en se félicitant d'avoir un neveu aussi bref et aussi ponctuel.

Maxime Ferney ne demandait pas mieux que d'en faire autant et de suivre le conseil de son oncle, mais au moment où il venait de s'asseoir à une table pour écrire deux lignes et les faire porter chez le docteur André, son ami, son attention fut attirée par un léger tumulte qui se faisait entendre dans un salon voisin.

En voici la cause.

En priant son ami, le colonel de Brazey, de le présenter à son cercle, Bernard Chambay avait sou but.

Naturellement le colonel s'était empressé d'accéder au désir de son ami.

Le jeune homme n'était pas de ceux qu'on rejette en les bombardant de boules noires.

Depuis quelques semaines il était membre du cercle et s'y faisait remarquer comme ailleurs par son aménité et sa courtoisie envers tous.

La vie de club est un train de tuer la vie de famille et de développer des habitudes et des instincts d'égoïsme qui n'avaient pas besoin de cet encouragement.

Bernard Chambay n'avait aucun goût pour ces réunions d'oisifs qui trouvent dans de véritables palais tous les journaux du monde, des salles de fête, des salons de jeu des compagnons de plaisir et l'occasion avidement recherchée de tuer le temps toujours trop long pour eux et trop court pour les autres.

Mais il savait qu'il y rencontrerait le comte Olivier de Rambert et c'est tout ce qu'il voulait.

Ils avaient un compte à régler ensemble, il l'avait dit et n'était pas homme à oublier ses promesses.

Seulement la situation était délicate et nécessitait quelques ménagements.

Le petit-fils du bûcheron de la Rochère avait trop de bon sang pour mêler le nom de sa femme au bruit qu'une querelle ne pouvait manquer de produire.

Or, depuis la scène du boulevard Haussmann l'idée de se trouver face à face avec un homme qui l'avait déshonoré, auquel, comme Jacques Bailleul pour le baron Ferney, il attribuait le trouble de sa vie, qui l'avait joué depuis longtemps peut-être avec cette fille dont il était ardemment épris et à laquelle il avait donné son nom, l'idée de le revoir de le coudoyer dans le monde, la pensée qu'on pouvait rire de lui, l'accuser de lâcheté peut être, lui était insupportable.

Ce n'était pas tout.

Ce Rambert ne pouvait il revoir Andrée, la poursuivre de ses obsessions, l'amener à de nouvelles fautes.

Bernard Chambay était forcé de s'a voyer jaloux de cette femme qu'il avait aimée au point de s'aveugler sur ses défauts, qu'il aimait encore tout en se sachant que sa faute élevait entre eux d'insurmontables barrières.

Et sans songer à un rapprochement que l'honneur lui interdisait, quoi qu'il en dût souffrir, il sentait vaguement que si jamais le pardon devenait possible, l'existence de ce rival heureux y mettrait obstacle.

Enfin il était homme et, malgré l'empire qu'il avait sur lui même, le ressentiment de l'injure lui donnait parfois de terribles mouvements de colère.

Il attendait donc l'occasion avec la patience forte mais en la désirant ardemment.

Ce soir-là, elle devait se produire.

Le comte Olivier de Rambert, abandonné à lui-même depuis quelques semaines, dépossédé de ses biens vendus pour acquitter ses dettes envers Raymonde, la voyant à peine et sentant que cette dernière ressource elle même lui échappait, luttait contre la fortune avec une énergie désespérée.

Elle avait parfois souri.

En quelque autre heureuse, il s'était amusé comme qui, sans être énorme, lui permettait de continuer la lutte avec quelques chances de succès.

Mais au moment où le baron entrait au cercle, Rambert assis à une table de baccara couvertes de jetons, d'or et de billets de banque, venait de voir ses espérances s'envoler en fumée. Voici pourquoi :

Bernard Chambay qui, par principe, avait horreur du jeu et ne touchait jamais une carte, s'était mis, au grand étonnement de ses connaissances, à tailler une banque.

Le colonel de Brazey n'en revenait pas.

Vainement il avait essayé de détourner son ami de cette fantaisie qui pouvait devenir ruineuse.

C'est surtout en matière de jeu que le proverbe: Il n'y a que le premier pas qui coûte, peut s'appliquer.

Bernard Chambay recueillait son vieil ami d'un signe.

La chance sourit d'ordinaire aux novices.

Il est rare qu'un début ne soit pas heureux.

C'est un axiome admis dans les clubs et les casinos.

Il semble que le diable fasse pleuvoir l'or dans la bourse des néophytes pour les amorcer et les engager plus avant dans la voie du vice d'où ils ne sortiront plus.

Bernard Chambay confirma une fois de plus cet adage.

Entré au jeu avec un portefeuille bourré de billets de banque, il vit la victoire se ranger du côté des gros billets.

En quelques instants les jetons de nacre, d'ivoire ou d'écaille rose s'amoncelèrent devant lui tandis qu'il les contemplait avec une indifférence superbe.

Dans le camp adverse, Rambert impassible en apparence, vit ses dernières ressources diminuer et finalement disparaître.

Il souffrait horriblement mais pas un muscle de son visage ne le trahissait.

Cet homme pouvait avoir des vices mais il était doué d'une force d'âme que possédait rarement ceux qui jonglent avec les billets de mille francs, aujourd'hui au sommet de la roue et demain roulés au fond de l'abîme.

Lorsqu'à sa dernière carte qui fut un coup d'un bonheur insolent comme les autres, Bernard Chambay se leva, en lançant à son adversaire un regard profond, Rambert l'imita.

Il était décavé à fond et à peu près sans espoir de relèvement.

Il vient un moment dans la vie du joueur le plus énergique et le plus audacieux où tout s'épuise, l'argent, le crédit et la force.

Rambert en était là.

Il se tenait debout encore mais comme l'arbre creux dont l'écorce seule subsiste et que le moindre coup de vent doit dissoudre et jeter bas.

Bernard Chambay, au contraire, quittait le salon avec une véritable fortune acquise en peu d'instants.

Un valet de pied la portait derrière lui dans une large sebile, où l'or, les billets, et les jetons gisaient pêle-mêle.

Il y est comme un choc électrique.

Les regards du joueur triomphant, possesseur d'un gain inutile, ramassé par hasard et ceux du décavé qui venait de risquer sa dernière obole, se croisèrent.

Bernard Chambay eut un sourire aux lèvres.

—Voulez-vous votre revanche, monsieur de Rambert? demanda-t-il.

—Sur parole alors? dit le comte amèrement.

—Sur parole, parfaitement, répliqua le jeune homme avec politesse.

—A l'écarté?

—Comme il vous plaira.

Bernard Chambay examina un salon voisin pour y trouver une petite table qui fût libre.

—Ici, voulez-vous? demanda t-il en en désignant une dans un angle.

Deux minutes plus tard les deux adversaires étaient assis l'un en face de l'autre.

Le colonel de Brazey qui les suivait de l'œil en frissonnait, mais qu'y pouvait-il?

Evidemment on touchait à une minute décisive?

Point de curieux autour des deux joueurs, sauf quelques-uns de ces fâneurs qui circulent dans les salons des cercles comme les passants dans les rues.

—Monsieur de Rambert, commença Bernard Chambay, vous souvenez-vous de notre rencontre au boulevard Haussmann?

—Très bien, monsieur.

—L'affaire est demeurée en suspens; voici, ou je me trompe, le moment venu de la régler.

—En effet et même j'avoue que je m'étonnais du retard.

—Vous comprenez mes raisons..... Je désire éviter le bruit.

—C'est fort sage.

—J'ai un fils..... je voudrais lui laisser un nom à l'abri même d'une simple mediisance..... Alors j'ai imaginé le moyen que je vais vous communiquer, sûr que vous vous prêterez volontiers à ce qui n'est qu'une simple complaisance de votre part. Vous avez un tempérament de joueur.....

—Hélas!

—Moi, je ne cultive les cartes que par occasion et dans le but de me rencontrer avec vous.....

—Croyez que je ne suis pas dupe de cette petite manœuvre.

—Tout à l'heure en vous gagnant votre argent, je dois convenir que j'agissais à peu près au hasard.

—Mes compliments! Le hasard est de vos amis, monsieur. Il vous a servi trop bien pour nous.

—J'arrive donc au fait. Nul doute que vous ne me haïssiez avec énergie.

—C'est fort possible.

—S'il en était autrement vous n